

LE MARQUIS DE CUSTINE JUGE FERDINAND VII

Astolphe, marquis de Custine, était le fils du girondin Renaud-Philippe de Custine, mort sur l'échafaud en 1794 et petit-fils du général républicain Adam-Philippe, Comte de Custine, mort lui aussi sur l'échafaud en 1793 malgré de brillants services rendus à la République. Né lui-même en 1790, il ne devait conserver, de son père et de son grand-père qu'un très vague souvenir, mais les malheurs de sa famille ont dû lui donner une vision assez désabusée des choses. On comprend fort bien que le jeune Astolphe ait appris, très vite, à se méfier de tout enthousiasme et tout engagement politique trop prononcé et qu'il ait fait preuve par la suite d'un prudent éclectisme.

Ce n'est pas un écrivain de bas étage, mais, s'il a écrit des romans et même une tragédie, c'est par ses récits de voyage qu'il reste le plus connu. On a de lui : Mémoires et voyages ou lettres écrites à diverses époques pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Ecosse (1830), L'Espagne sous Ferdinand VII (1838) et La Russie en 1839 (1843). Si ce dernier ouvrage est le plus célèbre, c'est le précédent que je veux étudier aujourd'hui.

Le voyage en Espagne de Custine n'est que l'un des innombrables récits qui ont été écrits à cette époque et à propos desquels on a déjà publié plusieurs études et catalogues (1). Comme la plupart des voyageurs romantiques, l'auteur est attiré avant tout par l'Andalousie et c'est là qu'il se précipite, non sans jeter un coup d'oeil rapide à Burgos et à Madrid. Il avait l'intention de revenir par Valence et la Catalogne, mais une grave maladie, contractée aux environs de Grenade l'oblige à abrégier son voyage et à regagner la France, plus tôt que prévu et par le chemin le plus court.

L'Espagne sous Ferdinand VII pourrait donc s'appeler, plus justement, l'Andalousie en 1831. Mais il est vrai que les Français du XIX^e siècle confondaient allègrement Espagne et Andalousie et une telle exclusive ne devait pas choquer les lecteurs de 1838. Rien ne pourrait nous faire distinguer les lettres de Custine dans la masse laissée par les autres voyageurs de l'époque si, loin de se limiter à une suite de récits pittoresques ou effrayants elles ne contenaient

des réflexions pertinentes et pénétrantes sur l'état de l'Espagne au cours des dernières années du règne de Ferdinand VII. Or, ces réflexions éclairent d'un jour nouveau ce que nous savons de ce souverain.

Ce qui a été dit de l'attitude fort désabusée du voyageur face à la politique permet de voir en lui un observateur impartial et sans passion, chose assez rare à l'époque. C'est, évidemment l'opinion d'un seul homme et elle n'engage que lui-même lorsqu'il contredit l'opinion générale, mais ce n'est pas une raison pour la rejeter. Malheureusement, le livre de Custine n'est pas une dissertation ordonnée. C'est une suite de longues lettres écrites à diverses personnes au cours du voyage et recueillies par la suite. Pour saisir la pensée de l'auteur dans sa complexité et son originalité, il nous faut donc recourir à la mise en ordre des passages importants qui ne lui ont été dictés que par le hasard des circonstances (2). Cet article n'a pas d'autre but.

Il faut savoir, tout d'abord, que Custine est sceptique en politique et catholique en religion. Son livre s'ouvre sur une citation qui en dit long sur la pensée générale de l'auteur :

Mon but n'a pas été de préconiser telle forme de gouvernement en général ; car je suis du nombre de ceux qui croient qu'il n'y a presque jamais de bonté absolue dans les lois. (3)

C'est dire que ce recueil de lettres sera essentiellement politique, mais aussi terriblement désabusé. Il semble que, pour le marquis, le gouvernement idéal est celui qui s'est tellement usé au pouvoir qu'il se trouve en fin de compte en contradiction avec lui-même à force de compromis et de renoncements.

Rien de plus inutile à la marche des choses de ce monde que l'application rigoureuse de la logique ; rien de plus contraire au bien-être véritable des peuples et des individus que les gouvernements dont les principes, toujours en vigueur, sont poussés jusqu'à leurs dernières conséquences. (4)

Sans être ouvertement monarchiste, il n'est pas républicain comme l'avaient été, pour leur malheur, son grand-père et son père, et il se gausse de ce qu'il appelle la "mythologie républicaine" (5). Il estime que la lutte entre la tendance libérale et la tendance conservatrice n'est qu'une lutte d'égoïsmes contraires (6) et que, finalement, c'est le vaincu seul qui aura tort. Il se pose même la question de savoir quel est le peuple libre, de celui qui

est gouverné par un despote ou par un monarque libéral (7), et s'il prévoit que l'Espagne ne doit pas échapper à une révolution prochaine, il pense qu'elle ne peut être que superficielle (8) :

C'est que les formes politiques ne sont rien en elles-mêmes, et que leur valeur réelle vient uniquement de l'esprit qui a présidé à leur fondation ainsi que du but que se proposent les hommes qui les perpétuent.

Il lui semble évident aussi qu'"un des plus graves inconvénients des bouleversements politiques est de retarder les améliorations administratives." De plus, l'ancien ordre des choses est si fortement implanté en Espagne que tout ne pourra se passer sans "éclats funestes" ou "tiraillements pénibles". (9) Et tout cela pour n'aboutir qu'à l'uniformité, source du pire ennui.

Or, à son avis, pour amener "les belles époques du genre humain" (10) :

Il faut d'abord l'unité de croyance, l'obéissance qui produit la force ; ensuite il faut la diversité des coutumes, la liberté individuelle qui alimente et produit les grands caractères ; c'est par cette combinaison difficile, par ce rare mélange du nécessaire et du superflu que les sociétés bénies du ciel atteignent pour un moment le point de perfection ; c'est-à-dire l'équilibre de toutes les facultés humaines.

On peut ainsi conclure que la perfection d'une société est le résultat d'un compromis volontaire entre tendances diverses. Et c'est précisément le contraire qu'il observe en Espagne. L'Espagne de Ferdinand VII n'a donc pas un bon gouvernement, mais le jugement qu'il porte n'est pas entièrement négatif.

Il constate, sans doute, que le gouvernement de l'époque est despotique et policier. Cependant, il remarque que (11) : "le peuple..., le vrai peuple, le grand nombre enfin, se sent libre, fier et content ... trouve son bonheur dans ce qui causerait notre désespoir."

Certes, cette phrase est écrite à Orléans, en mars 1831, avant que Custine ait mis le pied en Espagne. Elle n'exprime donc qu'un préjugé, mais l'auteur confirmera cette idée par la suite. Il fait dire par le ministre d'Angleterre qu'il approuve (12) :

... on voit en Espagne, au lieu de la misère et de la barbarie supposées par les publicistes, des visages satisfaits, des paysans joyeux et plus indépendants, plus fiers qu'aucun peuple de l'Europe.

Et il insiste (13) :

tout annonce une nation dont le trait caractéristique est la fierté sans prétention. ... Le paysan castillan a autant de respect pour lui-même que pour le roi. Cette égalité toute morale, qui résulte des habitudes religieuses de l'âme, n'exclut pas la vraie politesse : elle ne règne nulle part aussi généralement qu'en Espagne. Elle prête du charme à une vie monotone, presque monacale, et suffit apparemment pour dédommager les hommes de beaucoup de privations, puisqu'elle leur fait dédaigner ce que nous appelons depuis quarante ans, la liberté.

Il redira plus loin qu'une égalité de fait règne parmi les Espagnols (14) qui, dans leur immense majorité, seraient plutôt satisfaits de leur gouvernement. Bien plus, la terreur serait en quelque sorte imposée par une pression de l'opinion publique. C'est la "police du clergé" qui renseigne le gouvernement sur les désirs populaires, et le peuple veut que l'on réprime les velléités de libéralisme (15). Dans cette optique, le gouvernement espagnol est tout aussi représentatif que le gouvernement français (16) :

Notre avantage se réduit à la supériorité du style de gazette sur le langage du confessionnal, du scribe sur le capucin, du frac sur le froc : en vérité, je ne vois pas dans tout cela de quoi motiver nos dédains ni notre fierté.

Somme toute, l'Espagne a certainement un mauvais gouvernement, mais le peuple espagnol est très indépendant et la révolution prochaine, inéluctable, n'apportera aucun bonheur, aucune amélioration (17) :

Pour en finir avec la politique moderne, je dirai que je la compare à une boîte superbement ornée en dehors, bien peinte, bien brillante, mais qui pour conserver ce qu'elle contient, ne vaut pas le vieux coffre qu'elle remplace.

En réalité, le gouvernement de l'Espagne est tyrannique parce qu'il sent sa faiblesse. Custine le déclare bien haut dès l'introduction (18) où il parle "des crimes du gouvernement de Ferdinand, rendu cruel dans sa résistance parce qu'il se sent faible et qu'il est violemment attaqué." Il explicite sa pensée par la suite en évoquant (19) la chasse constante qui est faite aux révolutionnaires par l'entremise de commissions militaires :

C'est une terreur royaliste. Ces tribunaux et leurs agents arrêtent, jugent et exécutent en trois jours les coupables ou pour mieux dire les suspects ! Le roi d'Espagne devient tyran par peur des révolutionnaires.

Remarquez bien qu'il ne dit pas que le roi d'Espagne est un tyran et, s'il le devient, c'est uniquement par peur. Custine raconte, immédiatement après ces réflexions, la mort du libraire Myard, exécuté à Madrid en avril 1831 pour délit d'opinion et il ajoute (20) :

Mes yeux suivaient cette victime de la peur. Le despotisme n'est vraiment à redouter que lorsqu'il sent sa faiblesse.

Bouleversé par le spectacle de l'exécution, Custine se précipite dans une église où on dit une messe pour le condamné et conclut (21) : "Quelle admirable religion, quel noble peuple, quel affreux gouvernement ! ..." ce qui n'a pas empêché le même homme de déclarer quelques lignes plus haut (22) : "Peut-être aussi que dans le siècle où nous vivons, ce n'est pas un ordre de choses particulier qu'on défend par de semblables actes de rigueur, c'est la possibilité de maintenir quelque part un gouvernement quelconque."

Il constate, en somme, que si le gouvernement de Ferdinand VII se montre inflexible et tyrannique, c'est qu'il ne peut faire autrement. Cerné, attaqué par les carlistes et les libéraux, il punit des troubles qu'il n'a pas su prévenir ce qui est, peut-être un système efficace (23).

Quel jugement porte-t-il donc sur les deux ennemis essentiels du régime ? Custine voyage surtout en Andalousie où il n'a pas l'occasion de voir le Carlisme de près, c'est pourquoi il parlera bien davantage des libéraux. Néanmoins, il livre quelques jugements sur ceux qu'il appelle les "ultra-catholiques". Il déclare que Don Carlos est prêt (24) "à rétablir l'Inquisition avec tous ses accompagnements : espions, cachots, tortures, exécutions..." et parle au passage du Père Cyrille, ancien confesseur du roi, qui lui semble être l'organisateur de ce parti. L'introduction, rédigée en 1838 donc sept ans après les lettres s'intéresse à la guerre civile qui n'avait pas éclaté au moment du voyage (25). L'auteur voit nettement qu'il ne s'agit pas vraiment d'une querelle dynastique mais d'un conflit d'intérêts entre le Nord et le Sud. Il prévoit même un éclatement pur et simple du pays dont les provinces du Nord pourraient former une souveraineté indépendante sous la protection de la France. Il n'a pas rencontré de carlistes, mais, s'il les juge, de loin, c'est sans indulgence.

Il n'est pas plus bienveillant envers les libéraux, il s'en faut et c'est normal. Custine est catholique, il l'est avec conviction et il ne peut sentir que répulsion devant la subversion maçonnique. Aussi, les personnes et les actes des libéraux sont-ils présentés de façon aussi partielle que possible. En réalité, ce sont eux qui, par leurs actes, sont responsables de la terreur qui règne en Espagne (26). Les libéraux exaltés sont peu nombreux, ils ne forment qu'un petit groupe d'agités, dangereux mais méprisables (27) :

Ici le parti des révolutionnaires n'est composé, ce me semble, que d'un petit nombre d'Espagnols voyageurs, esprits superficiels qui rentrés chez eux, pensent qu'il est du bon air de déclamer contre un gouvernement regardé en Europe comme une ruine gothique, et dont ils rougissent par ton pour se soutenir au niveau de la mode qu'il croient devenue ce qu'on appelle libérale ; de libraires qui colportent dans une société chrétienne les sarcasmes de Voltaire et les utopies copiées d'après Lafayette ou les Américains ; de quelques avocats qui, pour acquérir l'influence qu'exercent chez nous leurs confrères, voudraient ruiner leur pays, quitte à le sauver plus tard ; enfin de quelques grands qui croient se donner de l'esprit en parlant comme nos écoliers en droit ; à peine faut-il compter encore dans ce parti quelques hommes de lettres sans influence, parce qu'ils sont sans originalité ; ces écrivains qui se croient à la tête de leur pays et ne sont qu'à la suite de leur siècle, ont moins de pouvoir qu'un moine qui sait prêcher : tels sont les hommes pénétrés de l'idée que l'Espagne est en arrière de la civilisation européenne, et qui voudraient doter leur pays d'un gouvernement taillé à la dernière mode, d'un de ces gouvernements qui rendent les nations bien heureuses, à ce qu'on dit, et les hommes bien mécontents, à ce qu'il paraît.

L'auteur arrive à Cadix peu de temps après une émeute qui coûta la vie au gouverneur, fidèle jusqu'au bout à son honneur et à son roi. Son admiration va au héros du devoir et non aux inspireurs d'une action qui justifiera, bientôt, la plus atroce répression. De tout ce gâchis, Torrijos est, à ses yeux, le grand responsable (28).

Ce Torrijos présenté, généralement comme un héros et un martyr, devient, sous la plume de Custine, un trublion détesté partout et mal toléré par les Anglais de Gibraltar, sa résidence habituelle. Il raconte ailleurs, comment ce même Torrijos que les Anglais voulaient exiler à Malte a réussi à les tromper grâce à une habile substitution de personnes, une "pasquinade politique" (29) et il passe immédiatement au portrait, outrageusement chargé, d'un révolutionnaire anglais nommé Boyd qu'il fréquente, bien malgré lui, pendant une bonne partie de la traversée du détroit, tandis qu'il se rend au Maroc. Heureusement pour l'auteur importuné par ce fâcheux (30) :

A six heures du matin, le vent d'Est, commençant à souffler avec violence, mit fin aux rodomontades du franc-maçon errant qui ne vaut pas un chevalier du moyen-âge.

L'aversion qu'il éprouve envers le conspirateur lui fournit une nouvelle occasion de justifier la politique de Ferdinand VII (31) :

Si le pouvoir qui gouverne un état n'a pas même le droit de défense personnelle, il n'y a plus de société possible sur la terre. La lutte est engagée, la guerre commencée depuis cinquante ans, et vous, monsieur Boyd, vous revenez des Indes un beau jour pour blâmer dans un parti ce que vous approuvez dans l'autre !... Est-ce là votre équité philosophique ? ... Sans remords, vous risquez de mettre une province à feu et à sang par philanthropie, vous faites assassiner de sang-froid le gouverneur d'une ville, un homme dont le caractère est digne des plus beaux temps de l'histoire d'Espagne ou de Rome, un martyr du devoir et de l'honneur, un héros que vous auriez divinisé s'il se fût trouvé dans vos rangs, et vous ne permettez pas à ce pauvre gouvernement que vous minez par tant de chemins souterrains, que vous attaquez par tant de crimes découverts et secrets, de réunir ses forces pour se défendre !

Ces lignes, écrites en 1831 et publiées en 1838 semblent dater d'hier !

Qu'est donc Ferdinand VII ? Un tyran sanguinaire ou une victime des francs-maçons ?

A vrai dire, Custine se montre sévère encore que compréhensif envers le gouvernement, mais le souverain lui-même a sa sympathie. Ce n'est pas un être insensible. Il aurait sans doute été touché par la requête de la femme du libraire Myard s'il avait pu la rencontrer (32) et il lui aurait accordé sa grâce. C'est un homme patient (33), "doux et même endurant ; trop endurant, peut-être puisqu'il a fermé longtemps les yeux sur les conséquences de la dernière révolution française (celle de 1830), au point qu'il y a trois mois que les philosophes de l'Andalousie parlaient sur les places publiques et dans les cafés de Séville et de Cadix, comme on écrit dans les journaux de Paris."

Le roi n'est pas détesté (34) :

Les Espagnols s'accordent à dire que leur roi n'est pas précisément méchant, mais qu'il est entouré de gens qui ne veulent ni son bien ni celui du pays ; ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se soucient pas de son argent.

Ce prince causait familièrement avec deux de ses ministres : il parlait de l'état politique de l'Espagne, et

comparait ce pays à une cruche de bière dont il était le bouchon. L'image n'est ni noble ni poétique ; je ne connais pas assez l'Espagne pour savoir si la comparaison est juste.

L'auteur ajoute ailleurs (35) :

Le roi Ferdinand est trop tyran et ne l'est pas assez pour perpétuer son autorité. Il commet des cruautés partielles qui exaspèrent les peuples sans les dompter. Il les irrite sans les épouvanter : on dirait qu'il a peur de faire peur. Il n'est ni de notre temps, ni du temps de ses idées : ou plutôt il n'a pas d'idées, il n'a que des intérêts.

Voici donc le portrait, certes peu flatté et dépourvu de bienveillance, mais somme toute assez nuancé d'un souverain qui semble plus à plaindre qu'à blâmer.

On peut à présent étudier utilement ce que dit Custine des deux piliers du pouvoir royal à l'époque : l'administration policière et judiciaire et les ordres religieux.

La police donne l'impression d'être à la fois omniprésente et impuissante. La terreur existe bien. Chacun se méfie de son prochain (36) "on fuit les amis, on redoute même les parents ; chacun craint d'être appelé à répondre d'un autre ; on voudrait vivre seul, on finira par se tuer de peur de se compromettre." Partout, on suspecte les étrangers de colporter des idées libérales ou d'être des agents subversifs (37). La politesse affectée que l'on trouve en tous lieux est aussi semble-t-il l'effet de la terreur qui n'a d'égal qu'un mépris général envers les lois (38), mais cet état de terreur chronique n'affecte que le petit nombre, "le grand nombre vit ici dans un repos parfait et dans l'ignorance la plus complète de ce qui se passe ailleurs (39), et il s'agit, somme toute, d'une terreur entretenue par une police elle-même tremblante de peur (40) : "Ce pouvoir est si peu sûr de sa force, que celle qu'il a devient terrible."

La police est donc faible, et sa faiblesse n'est pas due à la force des révolutionnaires, mais surtout à l'immoralité ambiante qui est générale et qui s'allie d'ordinaire à l'hypocrisie (41) :

Les lois de police, contre tout ce qui peut blesser la morale, sont extrêmement sévères ; mais les occasions de les appliquer sont si fréquentes, qu'on les laisse tomber en désuétude.

Les choses d'ailleurs à Madrid pour le vin et la viande
les hommes. Mais les moines sont exempts de cette charge.
Il y a le résultat d'une petite révolution, les religieux ne
sont pas à l'origine, pour leur propre raison de l'excédent
de leur production, de leurs propres places, et personne ne
se méfierait d'un usage de manière de privilage... Au lieu
de cela, quand on vient de Madrid on va dans la ville une fois
par semaine, on y fait le marché avec d'énormes bénéfices le vin
et les légumes. Les gens qui ne sont pas commerçants, qui n'ont
pas de marchandises, envoient leurs produits à Madrid, ils
sont payés pour le vin dont elle a besoin, dit-elle
pour son usage, et les autres s'élèvent à cinq mille arbes
par an, à dix mille bouteilles.

Les choses d'ailleurs à Madrid pour le vin et la viande
les hommes. Mais les moines sont exempts de cette charge.
Il y a le résultat d'une petite révolution, les religieux ne
sont pas à l'origine, pour leur propre raison de l'excédent
de leur production, de leurs propres places, et personne ne
se méfierait d'un usage de manière de privilage... Au lieu
de cela, quand on vient de Madrid on va dans la ville une fois
par semaine, on y fait le marché avec d'énormes bénéfices le vin
et les légumes. Les gens qui ne sont pas commerçants, qui n'ont
pas de marchandises, envoient leurs produits à Madrid, ils
sont payés pour le vin dont elle a besoin, dit-elle
pour son usage, et les autres s'élèvent à cinq mille arbes
par an, à dix mille bouteilles.

Custine est bienveillant, par principe, à son égard. Les moines sont utiles et les condamner est une preuve manifeste de légèreté (47). Les capucins de Séville qui montrent à l'auteur les tableaux de Murillo lui semblent admirables, et un moine en prières l'émeut profondément (48) :

L'un d'eux priait à genoux dans l'église. Il était comme en extase, et ne s'apercevait pas de notre présence ; il avait son capuchon rejeté en arrière, les bras étendus ; ses yeux étaient fermés, mais ils s'ouvraient de moment en moment pour regarder le ciel ; sa bouche souriait, ses lèvres étaient entr'ouvertes : je ne l'oublierai pas plus qu'un tableau de Murillo. Il a quatre-vingts ans. Il faut convenir que les vertus religieuses sont la parure de la vieillesse ... mais aussi elles sont le fruit de la vie entière.

Il n'empêche que Custine reste lucide à l'égard des moines. Il est frappé par leur arrogance lorsqu'il passe par Burgos (49), mais ce malaise se change vite en pitié. Il pense que leur tyrannie est cher payée et durera peu. En attendant, ils abusent de leurs privilèges, témoin cette plaisante anecdote (50) :

Les droits d'entrée à Madrid pour le vin et la viande sont énormes. Mais les moines sont exempts de cette charge ; or voici le résultat d'une pareille faveur. Les religieux ne se bornent pas à profiter, pour leur propre maison de l'exception qu'on leur accorde, ce serait trop juste, et personne ne se plaindrait d'un usage si modéré du privilège :: Au lieu de cela, chaque couvent de Madrid ouvre dans la ville une boutique, où il fait revendre avec d'énormes bénéfices le vin qu'il introduit pour rien. Une de ces communautés, qui n'est composée que de sept religieux, a envoyé cette année à l'administration la somme de vin dont elle a besoin, dit-elle pour son usage, et se compte s'élève à cinq mille arrobes, ce quiquivaut à dix mille bouteilles !::

L'administration a eu le courage ou la faiblesse de ne point réclamer. Le public a ri et glosé sans gêne, et voilà comme les moines font respecter leur mission.

C'est avec un mélange de pitié, de regret et d'épouvante que l'auteur constate combien les moines sont haïs, partout et dans toutes les classes de la société (51) :

J'ai interrogé des hommes de toutes les classes ; tous m'ont paru fort peu dévots, Les gens du peuple eux-mêmes s'expriment avec beaucoup de liberté sur les prêtres et sur les moines : ils les traitent de fainéants et les regardent comme leurs maîtres, ce qui dans leur langage est synonyme d'ennemis :

Il raconte comment un médecin de Grenade qui, par ailleurs lui semble un homme doux et modéré, entre dans une violente colère rien que pour avoir vu un détachement militaire rendre les honneurs au Général des Franciscains de passage dans la ville (52). Custine explique cette attitude outrancière par un sentiment d'infériorité des Espagnols par rapport aux autres nations. Ils veulent être au goût de l'Europe. "C'est un spectacle curieux que de voir une nation prête à faire une révolution par vanité, et pour se mettre à la mode."

Cette haine générale, qui est celle de tous, et même du clergé séculier (53) est ressentie par les intéressés eux-mêmes, déjà avertis par la première "desamortización" du "trienio liberal" et qui cherchent, prudemment, à mettre leurs biens à l'abri. Cette prévoyance est parfois mal venue. Ainsi, les Chartreux de Grenade se sont avisés de vendre tous leurs biens mobiliers et d'en placer le produit à la banque des Etats-Unis ; mais l'établissement fit banqueroute. "Pauvres pénitents : à peine échappés au massacre chez eux, ils trouvent la ruine dans l'autre monde." (54)

C'est sur cette mésaventure qui, à présent, prête à sourire, que je voudrais terminer mon analyse. Ce voyage de Custine qui ne nous épargne pas les habituels récits de corridas, les habituelles descriptions des toiles de Murillo et les sempiternels jugements sur ces Andaloux (sic) mauresques et barbares, a par rapport aux autres écrits du temps, le mérite de nous livrer une méditation sur la politique contemporaine aussi pénétrante que vivante, ce qui lui confère une originalité irremplaçable.

Jean-Louis PICOCHÉ

N O T E S

- (1) V. entre autres, l'ouvrage de Foulché-Delbosc : Bibliographie des voyages en Espagne et au Portugal. Paris Welter 1896, in 8º 349 p. et Hoffmann L.F. Romantique Espagne Princeton University et P.U.F. Paris 1961, in 8º 203 p.
- (2) Nous utilisons l'édition en quatre volumes (T. I, 381 p., T. II, 382 p., T. III, 396 p., T. IV, 374 p.) publiée en 1838 à Paris chez Ladvocat. Nous remercions chaleureusement M. Robert Ricard qui en a mis son exemplaire personnel à notre disposition.
- (3) Citation d'A. de Tocqueville. De la Démocratie en Amérique.
- (4) Tome I, lettre 8, p. 233.
- (5) Tome III, lettre 44, p. 261.
- (6) Ibid. p. 264-265.
- (7) Tome III, lettre 42, p. 210.
- (8) Tome II, lettre 20, p. 59.
- (9) Tome II, lettre 31, p. 323.
- (10) Ibid. p. 324-325.
- (11) Tome I, lettre 1, p. 88.
- (12) Tome I, lettre 7, p. 206.
- (13) Ibid. p. 200.
- (14) Tome III, lettre 33, p. 18.
- (15) Tome I, lettre 9, p. 241.

- (16) Ibid. p. 242-243.
- (17) Tome IV, Lettre 56, p. 249.
- (18) Tome I, Introduction p. 70-71.
- (19) Tome I, Lettre 8, p. 221.
- (20) Ibid. p. 225.
- (21) Ibid. p. 228.
- (22) Ibid. p. 226-227.
- (23) Tome IV, Lettre 52, p. 106.
- (24) Tome I, Lettre 17, p. 377-378.
- (25) Tome I, Introduction p. 74-75.
- (26) Cette idée me rappelle l'épigraphe du drame de Zorrilla El Zapatero y el Rey :
"Osado y antojadizo / mató, atropelló cruel ; / mas por Dios que no fue él, /
fue su tiempo quien lo hizo." Cela me confirme dans mon idée que Zorrilla, en
1840, a voulu entreprendre une réhabilitation de Ferdinand VII sous le masque
de Pierre le Cruel.
- (27) Tome I, Lettre 9, p. 244-245.
- (28) Tome III, Lettre 39, p. 139-145.
- (29) Tome III, Lettre 44, p. 281.
- (30) Ibid. p. 293.
- (31) Ibid. p. 287.
- (32) Tome I, Lettre 8, p. 224.
- (33) Tome II, Lettre 31, p. 333.

- (34) Tome III, Lettre 37, p. 111.
- (35) Tome IV, Lettre 56, p. 221.
- (36) Tome II, Lettre 21, p. 90.
- (37) Tome II, Lettre 20, p. 63.
- (38) Tome II, Lettre 23, p. 127.
- (39) Tome II, Lettre 31, p. 338.
- (40) Tome III, Lettre 38, p. 124.
- (41) Tome IV, Lettre 56, p. 241.
- (42) Tome I, Lettre 16, p. 373.
- (43) Tome IV, Lettre 53, p. 127.
- (44) Tome IV, Lettre 52, p. 102-103.
- (45) Tome I, Lettre 6, p. 180.
- (46) Tome II, Lettre 20, p. 66.
- (47) Tome II, Lettre 24, p. 149-150.
- (48) Tome II, Lettre 30, p. 281-282.
- (49) Tome I, Lettre 5, p. 144.
- (50) Tome IV, Lettre 56, p. 243.
- (51) Ibid. p. 244.
- (52) Ibid. p. 229-230.
- (53) Tome I, Lettre 8, p. 215.
- (54) Tome I, Introduction, p. 73. L'introduction a été écrite en 1838, il s'agit donc des massacres de 1834.